

## NOUVELLE – STAGE ROTHENEUF BRETAGNE 2014

### CE DON REMARQUABLE

*Par Michèle Naivin*

« *Mais où il est encore passé !* »

Une fois de plus, la mère se demandait où était son fils.

La famille habitait dans une petite maison dans la forêt.

Très jeune, l'enfant s'échappait dès qu'il le pouvait pour jouer sous les arbres. En grandissant, il s'absentait de plus en plus souvent, mais revenait toujours et ses parents avaient renoncé à le chercher et à s'inquiéter. Des promeneurs l'avaient surpris plusieurs fois entrain de parler tout seul, semblant être en grande conversation avec des êtres imaginaires.

C'était un enfant étrange ; ses parents l'avaient compris très tôt.

A sa naissance, après un accouchement difficile, les médecins malgré tous leurs efforts avaient dû se rendre à l'évidence : l'enfant ne respirait plus. Mais quelques minutes plus tard un événement incroyable s'était produit : la foudre s'était mise à tonner si fort, que les vitres de l'hôpital en avaient tremblé. Et, à la stupéfaction générale, le nourrisson s'était mis à pleurer. L'esprit scientifique et rationnel des médecins avaient été mis à mal, puisque, quelle que soit l'explication qu'on voulait bien lui donner, l'enfant avait bel et bien « ressuscité ».

Tout le personnel de l'hôpital avait accouru pour voir le miraculé.

C'était donc avec une vive émotion que la mère avait pris son bébé dans ses bras, ne sachant plus si elle devait rire ou pleurer. Le prénom de Raphaël lui était venu spontanément, et le père avait donné son accord. Mais l'euphorie étant passée, le couple s'était aperçu que quelque chose n'allait pas chez le nourrisson. C'était un joli bébé, tout blond presque blanc, avec le teint pâle, et de grands yeux bleus très clairs. Pourtant en l'observant on ressentait comme un malaise ; on avait l'impression qu'il ne regardait rien ni personne. Il ne réclamait pas, semblait n'avoir jamais faim, et réagissait peu aux marques d'attention.

Quand la maman avait dû reprendre son travail, le couple avait décidé de confier l'enfant à la crèche. Mais dès le premier entretien, la directrice avait refusé de l'accepter, leur laissant

entendre qu'il devrait être examiné par des spécialistes. C'est pourquoi, ils s'étaient tournés vers une nourrice âgée, qui avait accepté le petit comme il était, sans leur rappeler à tout moment que leur rejeton n'était pas comme les autres.

Elle l'aimait bien, et disait de lui « *il est peut-être un peu bizarre, mais il a un bon fond. Faut pas l'embêter, c'est tout.* »

Rapidement elle remarqua que le gamin faisait des choses qui dépassaient l'entendement. Il ne se passait pas de semaine sans qu'elle ne constate des faits étranges, comme le jour où elle s'était gravement brûlée la jambe avec de l'huile bouillante, et que le gamin avait posé sa main dessus faisant disparaître l'énorme cloque qui la faisait souffrir atrocement. Mais elle se gardait bien d'en parler, pensant que ça porterait malheur, à elle et au petit.

Quand était venu le moment d'entrer à l'école primaire, la directrice avait dit aux parents qu'il serait préférable qu'il soit scolarisé dès que possible dans un établissement spécialisé. Non seulement, il semblait imperméable aux enseignements dispensés, mais en plus il était rejeté par les autres élèves, et quelquefois avec violence, même s'il ne se plaignait jamais des coups que ceux-ci lui portaient. Mais en règle générale, les autres ne s'y frottaient pas trop. D'autant plus qu'ils savaient que son chien, un berger malinois, l'attendait à chaque sortie d'école, menaçant, ouvrant le chemin devant lui.

Un jour, lors d'un voyage scolaire, Raphaël, au détour d'un chemin, s'était retrouvé devant un énorme chien d'attaque très agressif. Tout le monde s'attendait à ce que l'animal lui saute dessus et l'institutrice, paniquée, avait essayé de le faire fuir. Mais l'enfant avait regardé le chien dans les yeux, et à la stupéfaction de tous, celui-ci était venu lui lécher la main. Son maître n'en était pas revenu. Le molosse aurait pu n'en faire qu'une bouchée. Cet épisode avait hissé Raphaël à un statut d'intouchable, et plus personne à partir de ce moment n'avait essayé de l'importuner.

Ce jour là, en plein été, la famille avait décidé d'assister à la séance annuelle de Richard Plantecoeur, qu'on appelait « le guérisseur ». On disait qu'il faisait des miracles. Le couple avait donc pris place parmi la foule. Avant que la séance ne commence, leur fils avait disparu une fois de plus ;

« *Mais où il est encore passé !* »

Comme tous les ans, à la tombée de la nuit, le guérisseur avait fait venir des malades de toute la région, et les avaient installés autour de lui, en un grand cercle entouré de bougies, les uns

assis sur une chaise, les autres sur des fauteuils roulants, et certains sur des brancards. La foule était restée silencieuse, impressionnée par la présence du maître et impatiente d'assister à d'éventuelles guérisons.

Une fois les malades installés, il était allé de l'un à l'autre, lentement, tête baissée, roulant des yeux dans tous les sens. De temps en temps, il s'arrêtait devant un malade, collait son visage tout près du sien, marmonnait des choses étranges, comme s'il était en colère, crachait quelquefois, puis se redressait, respirait profondément et reprenait sa marche.

La scène avait commencé déjà depuis un bon quart d'heure lorsque, parmi les malades allongés, un jeune enfant s'était mis à pleurer et à appeler sa mère. C'était Manuel, le fils du journalier. Il avait cinq ans et était atteint d'une étrange maladie qui lui avait ôté l'usage de ses membres, le rendant sans force et l'empêchant de se tenir debout et même de s'asseoir.

Le guérisseur s'était dirigé vers lui, lui intimant de se taire, mais le petit avait pleuré de plus belle. Un remous de réprobation avait parcouru la foule. Mais celui-ci avait continué ses déambulations, invoquant des forces mystérieuses dans un dialecte inconnu, s'arrêtant ici ou là en s'adressant au ciel avec des grands gestes. Soudain un murmure s'était élevé parmi les spectateurs. Il se passait quelque chose d'anormal. Un enfant blond avait traversé l'espace qui séparait la foule du cercle de bougies.

C'était Raphaël.

Il s'était dirigé comme un somnambule en direction de Manuel, lui avait touché le bras, faisant cesser brusquement ses pleurs.

Le guérisseur agacé s'était approché pour s'interposer mais la mère du petit lui avait fait barrage. Sans comprendre ce qui se passait, elle avait vu, elle, le rose colorer les joues de son fils, et elle avait senti instinctivement qu'il était entrain de se passer quelque chose d'extraordinaire. Richard Plantecoeur furieux et vexé l'avait poussée de côté sans ménagement, lui signifiant ainsi qu'il était le maître, et qu'elle ne devait pas s'interposer. Mais elle n'avait pas cédé et s'était faite au contraire menaçante.

Tous les regards étaient fixés sur les deux enfants. Manuel avait regardé Raphaël, et alors qu'il était couché depuis des mois, il s'était assis sur le brancard en inspirant très fort, comme s'il venait de sortir de l'eau et qu'il avait besoin de remplir ses poumons.

La mère s'était précipitée vers son fils, et l'avait pris dans ses bras en pleurant et en riant à la fois. Il s'était blotti contre elle et l'avait serrée si fort qu'ils avaient semblé se confondre l'un dans l'autre.

Les spectateurs avaient poussé un soupir de soulagement collectif mais Raphaël lui, n'avait manifesté aucune émotion particulière ; seuls ses yeux avaient brillé intensément et son corps avait perdu de sa raideur. Ses parents l'avaient attendu au bord du cercle, interdits, intimidés, ne sachant quelle attitude adopter. Puis sa mère lui avait dit doucement :

« *Viens Raphaël, il faut qu'on rentre* ». Et ils étaient partis tous les trois, la foule leur ouvrant le passage dans un silence respectueux.

L'instant de stupeur passé, les gens avaient commencé à quitter la place. Personne n'avait plus accordé un seul regard au guérisseur, lequel avait continué à afficher un air bravache, en lançant des regards menaçants. Il avait crié, d'une voix forte : « *malheureux, craignez la colère du ciel ! Ne vous laissez pas impressionner par ce que vous venez de voir.* » Mais il avait gesticulé dans le vide. Il avait bien compris, désormais, qu'il devrait trouver d'autres pigeons à duper.

Puis les vacances étaient arrivées à leur fin. Bientôt Raphaël allait devoir rejoindre l'établissement pour enfants inadaptés.

Entre temps, l'annonce des pouvoirs de ses dons s'était répandue dans toute la région, et même au delà. Des journalistes avaient commencé à affluer, des religieux, des psychologues ... Les gens du village avaient commencé à se frotter les mains ; cette histoire leur promettait des retombées financières intéressantes comme la location de gîtes, la vente de cartes postales, de produits du terroir ...

Mais au bout de quelques semaines, tout ce remue ménage avait perturbé Raphaël. Il semblait très nerveux. C'est pourquoi sa mère avait souhaité l'éloigner pour le protéger. Mais le père ne l'avait pas entendu de cette oreille. Depuis la scène de la guérison, dans le village, on ne le regardait plus comme avant, ou tout au moins, on le regardait alors qu'avant il était comme invisible aux yeux de tous. Après en avoir discuté longuement avec sa femme, le père avait insisté sur le fait que l'argent que pourrait récolter leur fils en guérissant des malades pourrait être placé sur un compte bien à lui, et qu'il pourrait en disposer plus tard.

« Ne vois tu pas qu'il a un don du ciel ? Lui disait-il ; « S'il a un don, c'est pour s'en servir ! Il y en a beaucoup qui voudraient être comme lui. On n'a pas le droit de l'empêcher de soulager ceux qui souffrent. ». Elle avait fini par se laisser convaincre, pensant réellement que ce serait un service à rendre à leur garçon.

Ils avaient donc décidé de ne pas l'envoyer à l'Institut spécialisé, mais de le garder à la maison, le laissant libre d'aller dans la forêt à sa guise. C'était là qu'il était le plus en accord avec lui-même.

Le père poursuivant son idée avait aménagé une petite pièce dans l'arrière de la maison. Ils avaient convenu au début qu'ils recevraient deux ou trois personnes dans le mois, pas plus. Et c'est ce qu'ils firent. Ils attendaient la fin de la séance, et encaissaient ce qu'on voulait bien leur donner. Mais au fil des semaines, et au fur et à mesure que la cagnotte s'était remplie, la raison avait déserté le cœur du brave homme, et l'appât du gain avait pris le pas sur tout le reste.

C'est ainsi que pendant plus de deux ans, l'enfant avait reçu de plus en plus de malades, à tel point qu'ils leur fallait téléphoner des semaines à l'avance. Les carnets de rendez vous avaient été très vite pleins et le père avait été obligé de s'arrêter de travailler pour mieux gérer les visites et encaisser l'argent. Pendant ce temps, la mère se lamentait en silence de voir son fils dépérir à vue d'oeil. Le jeune garçon n'avait plus le temps d'aller dans sa chère forêt. Quelques soirs, quand il n'en pouvait plus, il se faufilait en cachette pour ne rentrer qu'à la levée du jour.

Les disputes entre les parents étaient de plus en plus fréquentes, mais le mari ne fléchissait pas et menaçait sa femme d'être une mauvaise mère et de ne pas voir où était l'intérêt de leur fils. Pourtant, l'année de ses 8 ans, Raphaël refusât plusieurs fois de recevoir des visiteurs, préférant s'enfuir dans la forêt pour ne rentrer qu'à la nuit tombante, laissant le père bien embarrassé devant les personnes qui s'étaient déplacées et qui venaient pour certaines de très loin.

Mais c'est au mois d'aout que les évènements se précipitèrent. Un matin il ne se levât pas et ne quitta pas son lit de toute la journée, refusant de s'alimenter. Sentant sa mère inquiète, il lui avait dit, d'une toute petite voix : « laissez moi tranquille ; je ne peux plus. » Elle en avait été toute chamboulée. Le lendemain il avait fini par se lever avec difficulté et s'était dirigé vers la forêt. Le soir il n'était toujours pas revenu. Son chien inquiet, n'avait pas arrêté de tourner en

rond en gémissant. Les parents s'étaient décidé à aller le chercher, et ne le trouvèrent que le lendemain matin très loin de chez eux .... il était trop tard. Raphaël était roulé en boule dans une petite cabane qu'il avait dû se construire bien avant et qui l'avait abrité lors de ses nombreuses absences. Son visage était lisse comme toujours, mais moins tourmenté. Il semblait en paix, enfin.

Ce don, ce talent remarquable qu'il n'avait pas souhaité, mais dont on l'avait fait dépositaire, l'avait dépossédé de ce qu'il était lui, ou aurait pu être. On n'a jamais su ce qu'il en pensait, s'il regrettait de l'avoir eu en lui, ou si au contraire, il avait considéré que c'était sa destinée de guérir les autres.

Mais ce qui est certain, c'est qu'il avait été obligé de donner au-delà de ses possibilités, et il en était mort. La démesure de son père l'avait contraint à puiser en lui toutes les forces qui avaient fini par le quitter définitivement.